

Un cinéma pour rêver le sport

Julien Camy, journaliste, documentariste et historien du cinéma, spécialiste des réalisateurs Ken Loach et Sion Sono, est un passionné en constante recherche de nouveaux projets. Fêru de sport, il vient de publier avec son père, Gérard Camy, le premier livre explorant le sport dans le cinéma de fiction : *Sport & Cinéma* œuvre majeure référencant plus de 1000 films dans plus de 60 sports.

Vous dites : au cinéma le sport c'est beau, tragique, émouvant, drôle... est-ce pour cela que vous vous y êtes intéressé ou alors vous l'avez découvert ?

Je suis pratiquant, mon père aussi, c'est notre quotidien, ça fait partie de nos rêves. Oui le sport c'est tragique et procure des émotions multiples. Mais pourquoi cela nous fait vibrer ainsi. Quand *Laurent Fignon* perd contre *Greg Lemon* lors de la dernière étape du Tour de France 1989, j'avais 9 ans et je peux vous indiquer à la minute près ce que j'ai ressenti à ce moment, ce que je faisais pendant les vingt minutes du contre la montre. Pour moi, c'était le « french flair » contre la technologie de l'Oncle Sam. Très souvent, on projette dans le sport des enjeux sociaux, sociétaux et personnels. Si Mohamed Ali est devenu le plus grand boxeur au monde et cette légende, ce n'est pas seulement parce qu'il est devenu champion du monde, c'est aussi parce qu'il a refusé de partir au Vietnam, qu'il a pris le risque de perdre son titre, qu'il a porté la lutte des droits civiques... Les gens s'identifiaient à un combat qui dépassait celui du ring. C'est ainsi que le sport peut devenir immense et accéder à une puissance politique très forte. Le sport fait partie de la société, englobe les faits sociaux et sociétaux. On ne peut pas dissocier un match de ses spectateurs. On voit bien la relation entre les joueurs et les spectateurs avec le résultat des matchs à domicile. Le sport, ne se réduit pas aux athlètes et à l'effort pur. C'est un tout, un spectacle, au sens artistique, au cours duquel le rêve nous appartient, le temps

d'un match, d'une course où tous les « acteurs » sont égaux en terme de droits. Dans « *La couleur de la victoire* », film sur Jesse Owens, un président d'association afro-américaine essaie de l'influencer pour qu'il ne participe pas aux jeux de Berlin en 1936, organisés par les Blancs et les Nazis. Cependant, le personnage explique que pendant ces dix secondes de course, il n'y a plus de blancs, de juifs, de catholiques, de protestants de riches de pauvres. Sur la ligne de départ tous les coureurs sont égaux en droit et c'est ce droit qui ouvre à l'émancipation. Le sport me fait rêver quand il dépasse la seule performance physique. On peut gagner sans ramener la coupe et je crois que le cinéma a compris ça, c'est ce qui fait son intérêt dans ce domaine.

Que nous dit donc le cinéma du sport et peut-on y lire une conception sous-jacente du sport ? Le cinéma s'est plutôt intéressé aux sportifs ou au sport amateur tout en véhiculant de belles valeurs d'entraide, de fraternité, de solidarité, celles que les médias devraient davantage mettre en valeur. Le cinéma a donc majoritairement traité ça, plutôt que les errances du sport professionnel avec l'argent, le dopage... que les médias privilégient. Ainsi, les histoires de sport au cinéma prennent le plus souvent le parti des petites équipes, des athlètes outsiders qui, à force d'abnégation, de belles valeurs, parviennent soit à gagner, mais pour le cinéma ce n'est pas l'essentiel, soit remporter une victoire morale. C'est assez paradoxal dans un monde où il faut gagner à tout

prix. Dans *Rasta Rocket*, les bobslegers jamaïcains ne gagnent pas, mais ils gagnent le cœur des spectateurs en allant au bout de leur rêve. On peut prendre aussi, l'exemple de « *Coup de tête* » de J.J. Annaud, une petite équipe dans la coupe de France de FB... il y a plein d'exemples de ce type où on vibre pour le plus petit, le plus faible... Le cinéma peut nous faire vivre émotionnellement de l'intérieur contrairement à la retransmission télévisée qui n'a pas ce point de vue personnel et humaniste. La diffusion du sport à la télévision est une retranscription simple des faits. Elle montre le match, la course, le combat, etc. Le cinéma doit raconter une histoire qui doit emporter le spectateur. L'approche se doit d'être donc totalement différente pour le cinéaste s'il veut réussir son film. Il faut qu'il y ait de l'humain : un film réussit quand il se dissocie de la seule retranscription pour s'attacher aux personnages, en faisant des choix de mises en scène forts, précis,

.....

« Les gens s'identifiaient à un combat qui dépassait celui du ring. C'est ainsi que le sport peut devenir immense et accéder à une puissance politique très forte. »

centrés sur les enjeux des personnages plus que sur le résultat sportif.

La BD, la littérature racontent aussi des histoires, mais les chercheurs ont tendance à dire que ces genres artistiques sont davantage centrés sur les aspects critiquables du sport. Comment expliquer cette différence ?

C'est vrai, qu'ils en montrent davantage l'envers, la face moins reluisante. Cependant, il faut regarder les enjeux financiers et ils sont beaucoup plus grands au cinéma. Or, la belle histoire émouvante où David gagne contre Goliath a plus de chance de rencontrer un large public et donc un retour sur investissement plus important. Les producteurs prennent moins de risque quant au sujet, favorisant le « Feel Good Movie ». Cela n'empêche pas d'avoir une réflexion plus profonde sur le sport mais généralement moins noire que dans les autres arts. « Le Grand Bain » est un joli film sur le sport et sur ce que la pratique du sport peut apporter dans la vie de chacun. Et on en ressort avec un sourire en coin.

La peinture, la sculpture, le théâtre, la danse, la littérature... tous les arts s'intéressent au sport, quelle est la spécificité du cinéma dans toute cette production artistique ? Aucun autre art n'a la puissance populaire du cinéma et aucune autre activité humaine n'a le caractère universel du sport. Cette rencontre ne peut être que fructueuse. Deux histoires communes, créées quasi en même temps à la fin du XIX^e siècle (pour le sport moderne). Sport et cinéma racontent son histoire, son évolution sociétale et sociale. Le cinéma a cette capacité à créer des mythes, des récits populaires communs. L'histoire de *Rocky* est emblématique, l'invention de ce personnage de fiction a frappé à un point tel qu'il y a aujourd'hui une statue en bronze à son effigie à Philadelphie. Il est devenu un personnage historique. C'est la puissance du cinéma permettant toutes les identifications possibles. Le 7^{ème} art est en mesure de faire ressentir les émotions, les sensations du sportif en action. On se projette ainsi dans le personnage à l'écran. C'est plus difficile au théâtre, il y a la scène, les acteurs jouent et nous regardent, en littérature on peut décrire avec plus de précision, mais on peut interrompre la lecture, être distrait par quelqu'un, une lumière, un bruit... Au cinéma on est dans le noir,

«Aucun autre art n'a la puissance populaire du cinéma et aucune autre activité humaine n'a le caractère universel du sport. Cette rencontre ne peut être que fructueuse.»



projeté dans l'écran, dans un univers fictionnel, on est passif, captif. Cela est essentiel pour vibrer, s'émouvoir, ressentir ce que l'on ne peut ressentir dans la vraie vie. Mais de fait, c'est aussi un art qui a beaucoup été utilisé pour la propagande et notamment « l'American way of life » vanté dans nombre de films et comédies américaines. D'où l'importance de procéder à une éducation à l'image à l'école, ce qui n'est pas assez fait, afin que les enfants puissent décoder le contenu des images dont ils sont envahis.

En ta qualité de cinéaste sur quoi vas tu centrer ton projet de documentaire ?

Je travaille actuellement sur un documentaire autour d'un cycliste, mort aujourd'hui, mais qui fut une star en son temps et je veux travailler sur la notion de légende. Comment les grandes histoires se transmettent et continuent de nous faire rêver ? Ce cycliste, René Vietto, très célèbre dans les années 30-40, est oublié maintenant, mais son histoire continue de générer des récits qui se transmettent dans la communauté cycliste. Une des questions qui parcourra le film est de savoir si, à l'époque du tout image, des légendes peuvent continuer à se construire. Autrement dit est-ce

que les grandes figures de l'histoire, les légendes ne naissent pas des récits que l'on en fait plus que des images que l'on voit ? Donc, pour mon histoire, on effectuera une sorte de déplacement de la pratique du sportif, encore que la sienne fut originale, à la légende qu'elle a suscitée invitant le spectateur à imaginer. Je ne vais pas tout lui donner à voir et à entendre, sinon il n'y a plus de secret et sans secret on retombe dans la représentation. Je vais essayer de jouer sur l'ambiguïté documentaire-fiction. Certains témoignages de cyclistes ou historiens que j'ai rencontrés, expriment certaines anecdotes sur ce cycliste qui s'avèrent plus légendaires que réelles. Mais je ne pense pas que je vais les contredire parce que si c'est plus beau que la réalité est-ce que ce n'est cela qu'on a envie de garder ? Dans « *L'Homme qui tua Liberty Valance* » de John Ford, James Stewart raconte à des journalistes la vérité sur l'homme qui a tué Liberty Valance mais le journaliste à la fin de son récit, déchire ses notes. J. Stewart l'interpelle : « vous n'allez pas publier ce que j'ai dit ? » et l'autre répond : « On est dans l'Ouest monsieur quand la légende dépasse la réalité on imprime la légende ». C'est ce qu'on demande au cinéma notamment.

♦ Entretien réalisé par Jean-Pierre Lepoix